

On a marié Ernestine

MME Sorbier, née Mariette Dubois, vit le jour et grandit dans une métairie de la Limagne. C'était une enfant douce et simple. L'institutrice et le curé s'évertuèrent en pure perte à lui inculquer le rudiment de la grammaire et du catéchisme; mais ils n'avaient point le courage de sévir quand la fillette levait sur eux ses grands yeux mouillés et craintifs, ses yeux soumis de bon chien. Si l'intelligence de Mariette demeurait hermétiquement close aux connaissances qu'on enseigne, son petit coeur de paysanne était ouvert à toutes les tendresses et à toutes les pitiés. Elle prodiguait, sans compter, son bon sourire et ses pleurs ingénus. Vivant, surtout, au milieu des animaux, elle aimait de tout son coeur les bêtes qu'elle élevait; les petits poussins au fin duvet jaune, les jeunes veaux, les agneaux plaintifs, et elle pleurait amèrement s'il arrivait malheur à l'un de ses protégés, ou lorsque son père les allait vendre aux foires. Mariette avait été créée pour aimer, soigner, servir, dans l'oubli total d'elle-même. Dès ses jeunes ans se manifestait en elle une âme de mère et de nourrice.

A dix-huit ans, elle fut recherchée en mariage par un jeune homme de la ville. Mariette n'était point belle et ignorait le luxe; elle ne portait un chapeau et des souliers que le dimanche, encore reprenait-elle bien vite ses sabots à la sortie des vêpres pour courir panser ses bêtes et traire les vaches. Mais le père Dubois avait quelques arpents de terre au soleil, et cela se savait. Le prétendant, Baptiste Sorbier, était travailleur, débrouillard, âpre au gain, — d'ailleurs, point méchant garçon. Il venait d'acheter une épicerie au chef-lieu de canton et désirait s'adjoindre une

bonne ménagère, économe et pourvue de quelque argent.

Le mariage se fit. Mariette fut une épouse aimante, craintive, pénétrée de son infériorité: son mari dut faire acte d'autorité pour l'obliger à manger à table, en face de lui. Jamais homme de génie ne jouit d'un prestige comparable à celui de l'épicier aux yeux de sa femme.

Bientôt, un enfant leur naquit. S'était une fille, Mariette eût voulu lui donner le nom très doux de la Vierge Marie; mais le père tenait à un nom plus rare et plus aristocratique: il proposa "Ernestine", qui fut accepté sans objections.

Mariette vécut alors les heures enchantées de sa silencieuse vie de tendresse et de dévouement. Mère, elle s'éleva, s'épanouit, s'exalta dans cet amour tendre et farouche, animal et divin, qui fait de la plus humble femme une créature auguste.

Elle passait ses jours dans l'extase, à contempler profondément les prunelles graves et vagues du bébé, à lui conter sa tendresse avec des mots touchants et ridicules, et à sentir avec un délice indicible, le flot de vie couler, lentement, de sa poitrine tiède entre les petites lèvres avides. Elle disait "ma Petite!" avec un accent qui troublait les coeurs et faisait entrevoir, même à son bon épicier de mari, le mystère sacré de l'âme maternelle.

Dès qu'Ernestine put se tenir debout sur ses petites jambes incertaines et mâcher une racine de guimauve entre ses quatre premières dents, les parents parlèrent de son mariage et de sa dot. On prit un livret à la caisse d'épargne et il fut décidé qu'on supprimerait toutes les petites dépenses superflues, pour arrondir promptement la modeste somme portée sur le livret. Ma-